

PAS DE POLITIQUE.

L'OUVRIER

L'UTILE A L'OUVRIER.

JOURNAL HEBDOMADAIRE.

FAIRE DU BIEN AUX CLASSES OUVRIERES.

PÈRE L'ÉGOUINE, Rédacteur-en-Chef.

MONTREAL, 28 JUIN 1884.

Rédigé par un Comité d'Ouvriers.

AVIS.—"L'Ouvrier" se trouvera dans tous les dépôts de journaux, et est livré GRATIS tous les Samedis aux acheteurs de "L'ÉTENDARD."

Nous demandons aux correspondants de L'OUVRIER de bien vouloir adresser leurs lettres au "PÈRE L'ÉGOUINE," No. 31 rue St. Jacques, Montréal.

EDUCATION OUVRIÈRE.

S'il est vrai que par mes précédents articles j'ai réussi à soulever au moins un coin du voile qui, en ce pays, recouvre la question de l'éducation ouvrière, je suis cependant loin d'espérer que le mal signalé puisse disparaître en un jour et que la génération actuelle tirera grand profit du remède qu'elle jugerait à propos d'appliquer. Les écoles du soir pour l'enseignement du dessin, de certains arts et de certaines sciences peuvent rendre des services à ceux dont l'éducation industrielle n'a été qu'ébauchée, aux jeunes gens qui, sans elles, passeraient peut-être leurs longues soirées d'hiver dans la dissipation; en tous cas, on ne saurait trop engager les uns et les autres à fréquenter ces cours ouverts sur différents points du pays. Mais, je le répète, il est temps de se persuader que l'instruction et les métiers ne sont pas incompatibles. Plus un ouvrier aura de connaissances, plus il s'élèvera dans sa propre estime et dans celle de ses concitoyens de toutes classes. Est-il besoin de dire que la pitié s'étend aux malheureux condamnés à vivre dans une ignorance involontaire, mais que le mépris s'impose à l'égard des esprits revêches qui, par orgueil, s'y obstinent et s'y complaisent? L'histoire, d'ailleurs, elle-même, fait justice des prétentions déplacées de ceux qui affirment qu'il n'est pas nécessaire d'être instruit pour exercer un métier. Sans doute, pour rester au bas de l'échelle, il n'est pas nécessaire d'acquiescer beaucoup de connaissances; c'est différent si l'on a la prétention d'aspirer aux principaux emplois, aux premiers rangs. On sait qu'en France les rois eux-mêmes apprenaient un métier; Pierre Ier, de Russie, voulant créer une flotte pour étendre sa puissance sur mer, apprit à construire des vaisseaux, et, pour cela, travailla comme simple charpentier de navire dans les chantiers de Sardam; le vénérable Peter Cooper, mort millionnaire, fut apprenti-carrossier, et sentait si profondément l'utilité de l'instruction pour s'élever dans l'industrie à laquelle il devait sa fortune, qu'il légua à la ville de New-York et à la classe ouvrière l'Institut qui porte son nom.

Si je disais au premier charpentier venu qu'en traçant une ferme-héritière, il fait deux fois l'application de ce théorème de géométrie que le carré de l'hypothénuse d'un triangle rectangle est égal à la somme des carrés formés sur les deux autres côtés, et qu'en opérant d'après ce théorème, on obtient d'abord la ligne de base de la ferme-héritière, puis le chevron lui-même, il me rirait probablement au nez. Cependant, les maçons se servent tous les jours de cette même règle lorsque, voulant tirer le trait-carré d'une bâtisse, ils font ce qu'ils appellent une équerre avec les dimensions 6, 8 et 10 pieds, les deux premières représentant les deux côtés les plus courts du triangle rectangle et la troisième l'hypothénuse dont le carré est égal à la

somme des carrés formés sur les deux autres côtés. Ouvrier, d'où te vient cette règle si commode en usage depuis des milliers d'années probablement? N'ai-je point vu toiser ici une cheminée de fabrique de plus de cent pieds de hauteur ayant la forme d'une pyramide tronquée absolument comme s'il se fût agi d'un prisme! A chaque instant, l'ouvrier en bâtiment a l'occasion de se servir de la géométrie, et s'il arrive sans elle à des résultats qui lui paraissent satisfaisants, c'est en suivant le système le plus incertain et le plus coûteux, celui de la routine et des tâtonnements. Bien entendu, l'absence d'études et de connaissances a le même effet dans toutes les branches, car, à la base de chaque industrie, il y a une science ou un art dont on ne peut se passer sans se faire simple imitateur avec tous les désavantages qui en découlent. En 1867, on constatait, en Angleterre, que les teinturiers étrangers, surtout ceux de France, étaient ceux qui imprimaient, tant aux étoffes qu'aux cuirs, les plus belles couleurs; cela était dû à ce que ces ouvriers avaient étudié la chimie. Un rapport écrit à cette époque, résultat d'une enquête ordonnée par le parlement anglais sur la condition de l'industrie en Angleterre, affirme qu'une connaissance de la chimie et de l'histoire naturelle serait très-utile au cultivateur, et que le besoin de semblables études se fait de plus en plus sentir, si l'on tient à développer les productions du sol. La Chambre de commerce de Birmingham rendait, à la même date, le témoignage suivant à la science:—"Dans les autres pays, les ouvriers reçoivent des leçons dans les sciences et les arts: on s'aperçoit de cela par l'amélioration rapide de leurs produits manufacturés, la beauté de la forme, l'excellence du fini, l'adaptation à l'objet auquel ils sont destinés, et au bon marché de la marchandise. La supériorité de nos compétiteurs les met maintenant à même de nous remplacer sur les marchés du monde entier."

L'Ouvrier m'ayant ouvert ses colonnes pour mettre devant son public quelques idées sur la question de l'éducation ouvrière, il me faut bien dire l'essentiel au risque de blesser la susceptibilité du malade en lui déclarant sa maladie. Nombre de fois, on a, en hauts lieux, rendu témoignage au Bas-Canada des progrès que l'instruction générale y a faits: le travail accompli compte pour beaucoup, car il serait à faire, et c'est autant de gagné. Mais, chacun sait que très peu d'ouvriers, non seulement en Canada, mais dans l'Amérique du Nord en général, ont reçu d'instruction scientifique, ou, pour n'effrayer personne, ont été formés conformément à des principes et suivant certaines études à l'instar des hommes de professions ordinaires, ils sont perdus. Depuis trente ans, j'en ai connu au moins une vingtaine, à Montréal seul, qui ont consacré beaucoup de temps et d'argent à la recherche du mouvement perpétuel ou quelque chose de semblable,—hommes parfaitement sensés d'ailleurs, mais dont l'éducation, en matière de sciences, avait été complètement négligée. Ne voit-on pas encore tous les jours des gens engagés dans l'horlogerie, la construction des engins et des machines de toutes sortes et qui n'ont jamais ouvert un livre traitant de la mécanique et ne sauraient raisonner correctement l'effet qu'ils comptent obtenir du levier, de la poulie ou du plan incliné? Combien d'obtiens n'ont jamais étudié l'optique et de peintres qui ignorent la théorie de l'harmonie

des couleurs! Combien, enfin, dans tous les métiers, pourraient nous dire la différence qui existe entre la force et l'inertie, et ont dépensé beaucoup d'argent pour n'avoir pas conquis la valeur de ces deux simples mots! Chose qui ne surprendra sans doute personne, on a toujours trouvé que ces hommes ainsi à moitié formés étaient les plus incontrôlables, et que, pour peu qu'ils eussent de talent naturel et de hardiesse, ils devenaient facilement des fauteurs de troubles soit dans l'atelier, soit dans la rue.

L'extrait suivant tiré de la *Contemporary Review* renferme un grand avertissement pour l'ouvrier, et lui laisse entrevoir quel sort l'attend s'il ne se prépare pas aux luttes que les conditions de la société moderne lui réservent:—

"La compétition est la cause de tout progrès: c'est le grand levier de l'activité industrielle, la source de notre puissance. Mais la compétition produit une agitation sans fin, un malaise continu, et une instabilité générale. Personne n'est satisfait de son lot, personne n'est sûr de l'avenir. Le riche brûle du désir d'acquiescer de plus grandes richesses, et celui qui travaille pour vivre craint de perdre son pain quotidien. Tous les hommes sont libres, et tous accomplissent leur destinée; il n'y a point de classe privilégiée point de métier inaccessible; l'égalité est établie par la loi, mais, de fait, l'inégalité existe, et elle choque d'autant plus que tout homme peut aspirer à tout. Plus les rêves dont on se berce sont enchanteurs, plus les réveils sont peinébles. Tous peuvent essayer de monter au plus haut de l'échelle, mais peu y parviendront, et les infortunés qui restent au bas maudissent ceux qui sont audessus d'eux, et envient leur place. Autrefois, les hommes n'étaient point travaillés du désir de changement, parce qu'ils ne découvraient pas comment ils pourraient y parvenir. Ils n'ambitionnaient pas de changer leur état, et ne resentaient point la soif des richesses; car, tout cela était au-delà de leur atteinte. Leur sort en ce monde était fixé: leurs espérances étaient pour un autre monde. Maintenant, ils désirent jouir du bonheur en cette vie, et cherchant à renverser tout ce qui peut-être un obstacle à l'équale distribution des plaisirs terrestres. Il ne faut pas oublier qu'il y a plusieurs raisons pour lesquelles les hommes de notre temps recherchent les richesses avec beaucoup plus d'ardeur qu'autrefois. D'abord, elles peuvent leur procurer beaucoup plus de jouissances qu'à l'époque dont nous parlons,—tels que le confort du chez soi, l'abondance en tout genre, les plaisirs de parcourir le monde entier. Les étés passés dans les sites charmants des Alpes, et les hivers sur les côtes enchantées de la Méditerranée,—tout cela a remplacé l'existence monotone du féodal baron, qui n'avait d'autre moyen de dépenser ses grands revenus qu'en donnant des fêtes à ses subordonnés. De nos jours, les rapports de bienveillance qui existaient autrefois entre le maître et ses serviteurs, entre propriétaires et tenanciers, ont complètement disparu. Le propriétaire et le capitaliste ne songent plus qu'à accroître leurs revenus, et ils se conforment en cela au principe de l'économie politique orthodoxe, car plus on cherchera avec ardeur à acquiescer des richesses, plus la fortune publique s'étendra. D'un autre côté, les tenanciers et les ouvriers de toutes les classes sont de jour en

“ jour plus convaincus de la vérité du terrible adage : “ Notre maître est notre ennemi.”

Comme on le voit par cette citation, si la complète émancipation a ses charmes, d'un autre côté, elle entraîne forcément, pour l'ouvrier ainsi que pour les autres hommes, l'obligation de pourvoir à sa propre subsistance et de veiller à sa sécurité personnelle. Aucun principe religieux ou humanitaire ne saurait le protéger contre les dangers de la compétition moderne.

A. LÉVÊQUE,
Architecte.

Discutons, mais ne disputons jamais.

La raison supporte les disgrâces ; le courage les combat ; la religion les surmonte.

Catéchisme social et politique.

Ce fut le 18 septembre 1759 que les troupes anglaises s'emparèrent de Québec et le 8 septembre 1760 Montréal capitula. Il est très important de connaître quelles sont les principales dispositions de ces capitulations qui forment la base de nos droits nationaux. Et quand les étrangers osent nous nier nos droits sous ce rapport on peut leur opposer cet engagement solennel. Le libre exercice de la religion catholique, apostolique et romaine est accordé et le peuple peut pratiquer cette religion, sans être inquiété en aucune manière ni directement ni indirectement.

Immédiatement après 1759 les anglais inaugurèrent un régime martial qui dura jusqu'à 1763, pendant lequel fut conclu à Paris, entre l'Angleterre, la France, l'Espagne, l'Autriche et le Portugal, le traité du 10 février 1763 par lequel la France céda entre autres à la Grande Bretagne, le Canada et toutes les îles du golfe Saint-Laurent excepté les îles de Saint-Pierre et de Miqueon réservées pour l'usage des pêcheries ; et à l'Espagne, la Louisiane, en échange de la Floride et de la baie de Pensacola qu'elle abandonna aux Anglais, le Mississipi devant former la limite entre les deux nations.

L'Angleterre déclare de nouveau dans ce traité que les Canadiens jouiront du libre exercice de leur religion.

De 1759 à 1774 l'histoire de la colonie est remplie du récit de luttes entre les anciens colons français et les nouveaux habitants d'origine anglaise qui, soutenus par l'autorité arbitraire du temps, cherchaient sans cesse à nous écraser.

A force de luttes et d'énergie, le peuple canadien uni au clergé arracha des concessions de l'Angleterre qui, en 1774, consentit une espèce de constitution connue sous le nom d'Acte de Québec, par laquelle on créait un conseil supérieur, on rétablissait les anciennes lois françaises, ou confirmait l'introduction des lois criminelles anglaises, et on rendait les canadiens accessibles aux charges de l'état, en les exemptant d'un serment odieux et incompatible avec leur religion. Dans cette constitution est encore garanti aux catholiques le libre exercice de leur religion.

L'époque de 1774 à 1791, a été marquée par des luttes où les Canadiens en phalange serrée, combattaient pour la revendication de leurs droits et surtout celui d'être représentés au conseil de la nation.

Enfin, en 1791, fut octroyée la première constitution consacrant le principe de l'éligibilité des représentants du peuple.

Cet acte constitutionnel divisait le Canada en Haut et Bas-Canada, confirmait les lois civiles françaises dans le Bas-Canada, et les lois criminelles anglaises dans les deux Provinces, attribuait au roi la nomination de tous les fonctionnaires publics, garantissait le libre exercice de la religion catholique. Il instituait dans chaque Province un conseil législatif à vie, à la nomination du roi, composé de quinze membres au moins dans le Bas-Canada et de sept membres dans le Haut, et une chambre

d'assemblée de cinquante membres au moins dans le Bas-Canada et de seize dans le Haut, élus, par le peuple. La confection des lois était déferée à ces deux corps et au roi ou son représentant, formant la troisième branche de la législature et ayant droit de veto sur les actes des deux chambres.

Un conseil exécutif nommé par le roi fut aussi institué pour aviser le Roi, représenté par le gouverneur, et remplir les attributions de cour d'appel en matière civile.

Cette nouvelle charte entre en vigueur le 26 décembre 1791.

E'EGOUINE.

Plantes utiles.

La citrouille, qui est cultivée dans nos jardins pour l'usage alimentaire, offre plusieurs variétés, telles que la courge, le potiron, la pastèque, etc., lesquelles ont la même propriété.

La citrouille comme aliment, convient aux jeunes gens, aux tempéraments sanguins et bilieux ; mais elle est nuisible aux estomacs faibles, aux personnes qui mènent une vie sédentaire et à celles qui sont sujettes aux vents.

Les graines sont rafraîchissantes et tempérantes. Elles conviennent dans les inflammations aiguës, inflammation de la vessie, etc. On les donne en décoction de 1 à 2 onces par pinte d'eau.

On assure que la graine de courge ou de citrouille fait jeter le ver solitaire complètement. Prenez une once et demie de cette graine que vous pilez avec autant de sucre.

Une seule dose de cette pâte suffit quelquefois ; mais en la réitérant, le tœnia ne réussit jamais.

On obtient aussi le même effet avec une pâte composée de 3 onces de citrouille fraîche et 6 onces de miel donnés en trois doses à la distance d'une heure.

Pour l'administration des graines de citrouille, comme vermifuge, on recommande de ne pas passer la potion faite avec du sucre et de l'eau, mais bien de faire tout prendre au malade.

Le tissu spongieux qui entoure la graine et le tissu extérieur de la citrouille, appliqués, après avoir été pilés sur les inflammations superficielles, sur les brûlures du premier degré, les inflammations des plaies, de l'œil, procurent un soulagement instantané.

La pulpe de citrouille renouvelé souvent s'applique avec succès contre les douleurs de tête.

Il faut regarder dans le cœur et non dans la main ce celui qui donne.

Voulez-vous savoir comme il faut donner, mettez-vous à la place de celui qui reçoit.

Entretien sur la physique.

Jacques vient de me dire que depuis son dernier entretien il a bien examiné le soleil et que c'est lui qui tourne autour de la terre. Il a très bien fait d'observer le soleil et ce qu'il vient de me dire, beaucoup de savant l'ont autrefois pensé comme lui. Galilée fut le premier à soutenir que c'est la terre qui tourne.

En effet, le soleil est à une si grande distance de la terre, que pour tourner autour de la terre à cette distance, il serait obligé de faire une ronde plus longue que 225 millions de lieues, et comme chaque jour à midi le soleil est revenu au-dessus de notre tête il ferait donc ces 225 millions de lieues en 24 heures ? ce qui lui ferait une vitesse de près de 9 millions de lieues par heures.

Il y a plus que ça : il n'y a pas que le soleil qui semble tourner autour de la terre ; un nombre infini d'étoiles semblent aussi tourner autour de la terre en 24 heures. Parmi ces étoiles, les unes sont beaucoup plus loin de nous que le soleil ; il faudrait donc que ces étoiles là allassent encore plus vite que le soleil pour faire leur tour.

Mais, me dites-vous, pourquoi voit-on le soleil aller d'un bord de l'horizon à l'autre ?

Quand vous avez été en chemin de fer, avez-vous remarqué sur une route des arbres qui semblaient accourir au-devant de vous ? Cependant ces arbres restaient bien à leur place, c'est le wagon dans lequel vous étiez qui courait. L'illusion est encore plus grande quand vous rencontrez un train sur une voie ferrée. Il vous semble que c'est celui qui marche qui est arrêté. Le même effet se produit en bateau.

De même, quand vous croyez voir le soleil s'avancer d'un côté, c'est nous qui allons au-devant de lui. Ce côté de l'horizon d'où le soleil semble venir le matin comme en se levant, s'appelle le *Levant* ou l'*Est* ou l'*Orient* ; tandis que le côté de l'horizon où le soleil semble descendre le soir pour se coucher, s'appelle le *Couchant*, ou l'*Ouest* ou l'*Occident*.

Quand on a le *Levant* à sa droite et le *Couchant* à sa gauche, le point de l'horizon qu'on a juste devant soi s'appelle le *Nord* ou *Septentrion* ; tandis que le point qu'on a juste derrière soi s'appelle le *Sud* ou le *Midi*.

C'est ce qu'on appelle les *points cardinaux*.

ALBERT.

Les Journaux et la politique.

Il n'y a plus d'enfants aujourd'hui : à treize ans, on fume, on lit un journal, on fait de la politique. Ainsi le veut le progrès indéfini.

Pour le pauvre apprenti, cette peste n'est pas moins mortelle que les autres. Pendant qu'il se dessèche la poitrine en fumant, il s'exalte et se fausse l'esprit en lisant les journaux et en se lançant dans la politique.

La politique ! Se doute-t-il seulement de ce que c'est ! Et les barbouilleurs de papier qui en parlent chaque jour impudemment dans les journaux en savent-ils eux-mêmes le premier mot ? La politique, c'est le très-difficile et très grand art de gouverner la société, de diriger les idées et les forces de la société. Je fais appel à ton bon sens : qu'est-ce que cela a de commun avec ton état de charpentier, ou de menuisier, ou d'ébéniste, ou de tailleur, ou de cordonnier, de perruquier, de chapelier, de teinturier, de chemisier, d'épicier, de boucher, de charcutier, de pâtissier, de boulanger, de tapissier, de ferblantier, de cartonier, de typographe, de relieur, d'emballer, de quincailler, de doreur, de serrurier, etc., etc. ! Qu'est-ce que l'art de gouverner les peuples a de commun avec tout cela ? Et comment est-il possible, même quand il en aurait envie, qu'un charpentier, un menuisier un tapissier, un pâtissier, un cordonnier, un cartonier, etc., comprenne un traître-mot à des questions auxquelles ne comprennent pas grand-chose nos soi-disant grands hommes d'Etat, qui, après avoir sué pendant vingt, trente et quarante ans, n'y voient guère plus clair que le premier jour ?

Et l'on voudrait te faire croire que sous prétexte que tu seras un jour citoyen, citoyen gouverné, tu peux et même tu dois t'occuper de politique ! Allons donc ! N'est-il pas clair comme le jour que ces gens-là se moquent du monde ?

“ Ces gens-là,” ce sont les journalistes, les journalistes démocrates et révolutionnaires. Empoisonneurs du pauvre peuple, dont ils surexcitent l'orgueil, l'envie et tous les mauvais instincts ; fauteurs d'émeutes, pères de toutes les révolutions, lesquelles ne profitent qu'à eux ; flatteurs des passions populaires, menteurs et calomnieux effrontés, ces gens-là sont le fléau de la société, le fléau de l'Eglise. Sur cent, il n'y en a pas deux qui soient de bonne foi et qui croient à ce qu'ils écrivent. Entre la pipe et l'absinthe, ils se moquent du public qui va être assez sot pour les croire sur parole. Ils n'ont point de conviction ; ils font un véritable métier, et changent de couleur sans vergogne, selon que, d'un côté ou d'un autre, on les paye davantage. L'ouvrier ne sait pas tout cela ; il y a des dessous de cartes dégoûtants. Voilà, mon enfant, les beaux docteurs à l'école desquels tu te mets, lorsque tu te fais lecteur de journaux.

La mauvaise presse, la presse révolutionnaire, est, quoiqu'elle en dise, l'ennemie mortelle de l'ou-

vrier. Par ses calomnies contre la Religion et le clergé, elle bat en brèche sa foi, sa conscience, son salut; par ses principes subversifs, colorés des grands mots de *liberté*, de *fraternité*, de *égalité*, vieille et sottise ritournelle de tous nos révolutionnaires depuis 1789, elle met, toutes les têtes à l'envers, persuade aux pieds qu'ils peuvent et qu'ils doivent prendre la place de la tête, que tous les gouvernés ont seuls le droit de gouverner, en sorte qu'il n'y a plus personne pour être gouverné; qu'il faut en finir avec l'Eglise, avec la Religion, avec les prêtres, etc. Voilà ce qu'elle prêche chaque jour et sur tous les tons.

Et à force de lire, on finit par croire, comme à force de boire, on finit par s'enivrer. Surexcité, ivre de colère et de révolte, l'enfant du peuple, devenu révolutionnaire comme ses docteurs, assiste aux clubs, monte sur la barricade, fait le coup de feu, est empoigné, et expédié sur les pontons, quand il n'est pas fusillé sur place.—Et que devient-il alors? Où va son âme?

Mon bon ami, sais-tu quelle est la politique qu'il te faut? La politique d'un apprenti consiste à si bien apprendre son état, à si bien gouverner son esprit, ses yeux, sa langue, ses bras, ses mains, qu'il puisse devenir un jour le coq de son métier; qu'il se fasse une si bonne réputation de probité et de vertu, que cette réputation lui tienne lieu de dot et donne envie à chaque mère de famille de lui confier le bonheur de sa fille.

La politique consiste à être assez habile et assez courageux pour obéir au bon DIEU en toutes choses, pour être la joie de ses parents et l'honneur de son atelier. Si tu as de l'esprit, mon garçon, tu n'auras jamais d'autre politique que celle-là. C'est la politique du bon sens et de l'honnêteté; c'est la modeste politique du bonheur.

SÉGUR.

La délicatesse est comme la fleur de la vertu, comme une rose qu'on peut sentir, mais qu'il ne faut pas toucher.

Le Fer de Cheval.

Un cultivateur allait un jour à travers la campagne avec son petit garçon, qui s'appelait Thomas. "Tiens, dit le père en traversant un de ces champs, voici par terre le fer d'un cheval, ramasse-le.—Oh! répondit Thomas, ce n'est pas la peine de se baisser pour cela." Le père prit sans rien dire le fer, et le mit dans sa poche. Au premier village qu'il rencontra, il vendit le fer à un maréchal pour quelques sous, et acheta avec l'argent des cerises.

Notre homme continua sa route avec son fils. Le soleil était très chaud; il n'y avait à deux lieues à la ronde ni maison, ni arbre, ni fontaine. Thomas se mourait de soif et ne pouvait suivre son père.

Alors celui-ci laissa tomber une cerise comme par mégarde. Thomas la ramassa comme si c'était de l'or, et la mit sur-le-champ à sa bouche. Quelques pas après, le père laissa tomber encore une cerise. Thomas se baissa encore avec le même empressement; et petit à petit le père laissa tomber toutes les cerises.

Lorsque la provision fut épuisée, et que Thomas eut mangé la dernière cerise, son père se retourna en riant et lui dit: "Vois-tu, Thomas, si tu t'étais baissé une fois pour ramasser le fer, tu n'aurais pas été obligé de te baisser cent fois pour ramasser les cerises."

Le Plaisir et le Bonheur.

Il n'est pas d'erreur plus répandue de nos jours et plus pernicieuse que la confusion de ces deux idées, PLAISIR et BONHEUR. Rien cependant n'est plus distinct, et souvent plus dissemblable, plus opposé, que le plaisir et le bonheur. Causons quelques instants, cher lecteur, sur ce sujet si pratique et si important.

Le plaisir est la satisfaction des sens. Le bonheur est la satisfaction du cœur. Le plaisir est matériel, et toujours plus ou moins grossier; le bonheur est

d'une tout autre nature, il réside dans l'âme, et élève l'homme au-dessus de la matière.

Il y a autant de différence et de disproportion entre le plaisir et le bonheur qu'entre le corps et l'âme; et confondre ses deux pensées, c'est tomber dans un ignoble et déplorable matérialisme. Le plaisir est le bonheur de la bête, de l'animal qui n'a point d'âme, qui n'a que des instincts extérieurs, qui ne vit que par ses sens. L'homme est, il est vrai, susceptible de plaisir, puisqu'il a un corps et des sens; mais sa vocation le porte infiniment plus haut. Il a une âme raisonnable, spirituelle capable de connaître la vérité, d'aimer et de vouloir le bien; il ne vit sur la terre que pour aller au ciel où le bonheur parfait doit être son partage. Le bonheur pour nous est donc, sur la terre d'abord, puis ensuite dans le ciel, le repos complet et la pleine satisfaction de toutes les facultés de notre âme.

S'il y a en ce monde si peu de gens heureux, c'est qu'il y a très peu d'hommes qui cherchent le bonheur là où il est. La plupart croient être heureux en contentant leurs sens et les désirs de leurs passions grossières, en confondant le bonheur avec le plaisir. Dans la jeunesse surtout cette erreur est presque universelle, et les jeunes gens chrétiens seuls trouvent dans les merveilleux enseignements de leur foi, non seulement un remède à ce danger, mais des secours efficaces pour y résister.

Le débauché cherche le bonheur dans l'assouvissement de passions qu'on ne peut nommer, et n'y trouvant que le plaisir, il sent toujours au fond de son cœur un vide, un besoin inconnu et non satisfait, qui n'est autre chose que le besoin du bonheur absent.

L'ambitieux croit être heureux par les grandeurs et par les emplois importants; il travaille et sue pour les obtenir. La plupart du temps il n'y arrive point, les places élevées étant rares et difficiles à atteindre; et lorsque, plus heureux que beaucoup de compétiteurs, il est arrivé à ses fins, le pauvre homme ne trouve dans ses grandeurs que les vaines fumées de l'orgueil, accompagnées d'une foule d'ennuis et de déceptions amères. Là encore le bonheur est absent, parce que là encore les besoins réels de l'âme ne sont pas remplis.

Il en est de même de l'avare. Combien d'hommes, par le temps qui court, sont avares sans le savoir! L'avare, en effet, ne consiste pas seulement à amasser l'or et l'argent; elle consiste surtout à aimer passionnément l'or et l'argent. C'est le culte de l'argent, de la richesse; et cette religion là compte beaucoup de dévots. Tels sont, par exemple, ceux, quelle que soit leur industrie, pour qui richesse veut dire bonheur, et qui confondent le cœur avec la bourse. Mais ils ont beau faire, beau acquérir, le vide du cœur ne se comble pas comme le vide de la bourse, par des écus.

Où donc est le bonheur? Et comment donc entrer dans les desseins de ce bon et grand Dieu qui ne nous a faits que pour être heureux? En nous préparant par une vie pure et chrétienne, sur la terre, à ce bienheureux repos de l'éternité, où notre âme et notre corps ressuscité seront en possession parfaite de leur fin dernière, qui est Dieu lui-même. Les chrétiens seuls connaissent ici-bas le secret du vrai bonheur, de ce bonheur que les hommes ne peuvent ravir, et qui est indépendant de toutes les vicissitudes de la vie. Dieu seul, en effet, pour qui et en qui vivent les chrétiens, peut combler les besoins du cœur; lui seul se réserve, comme un domaine inaliénable, le fond de nos cœurs qu'il n'a créés que pour sa gloire.

Si nous voulons être heureux sur la terre et dans le ciel, servons le donc fidèlement, évitons le péché qui est toujours le messager du malheur. Persévérons énergiquement dans l'accomplissement de cette loi sainte de JÉSUS-CHRIST, qui nous mène sûrement au repos parfait de l'éternelle félicité.

Chaque jour est un bien que du ciel je reçois;
Je jouis aujourd'hui de celui qu'il me donne;
Il n'appartient pas plus aux jeunes gens qu'à moi.
Et celui de demain n'appartient à personne.

Réponse au Problème.

Voici la réponse du problème: 2 bœufs à \$4.00 chaque; 6 vaches à \$1.00, et 12 veaux à 50 centimes. L'heureux gagnant est M. François-Xavier Duchesne, Northampton, Mass., Box 270.

PROBLEME.

Une famille est venue à Montréal pour voir la fête de St-Jean-Baptiste. A l'hôtel on lui charge \$18.00 pour son séjour. Quel était le nombre de personnes composant la famille, sachant que les hommes ont payé \$2.00 par tête, les femmes \$1.50 et les enfants 75 centimes?

L'heureux gagnant aura droit à un magnifique volume "Deux Mariages à l'Américain."

Manière de combattre ses passions.

Il est rapporté, dans la vie des Pères du désert, qu'un ancien solitaire, étant interrogé par ses disciples sur la manière de combattre ses passions, leur répondit par cette figure. Il était alors dans un lieu planté de cyprès. Il commanda à l'un de ses disciples d'arracher un petit cyprès qu'il lui montra: le disciple l'arracha aussitôt, sans aucune peine, d'une seule main. Il lui en assigna ensuite un autre un peu plus grand, qu'il arracha aussi, mais avec un peu plus d'efforts, et en y mettant les deux mains. Pour en arracher un troisième qui était plus fort, il fallut qu'un de ses compagnons lui aidât, et encore le firent-ils avec assez de difficulté. Enfin, l'ancien solitaire leur en montra un qui était beaucoup plus gros. Tous les jeunes solitaires se mirent de concert, et ne purent jamais venir à bout de l'arracher.

Alors le maître prenant de là l'occasion de les instruire: "Voilà, mes chers enfants, leur dit-il comme il en est de nos passions. Au commencement, quand elles ne sont pas encore enracinées, il est facile de les arracher, pour peu que l'on soit attentif à les combattre. Mais lorsque, par une longue habitude, on leur a laissé prendre de profondes racines dans le cœur, il est très difficile de s'en rendre maître. Travaillez donc de bonne heure à combattre et à vaincre des ennemis qui dans la suite vous causeraient de violents combats, et peut-être entraîneraient votre perte.

On se flatte souvent par des espérances de conversion: mais le temps qu'on destine au repentir ne fait qu'accumuler de nouveaux crimes. Un vain espoir de changer est plutôt un écueil qu'une ressource de salut.

RECETTES.

Doré rôti.—L'ayant écaillé, faites-le égoutter, puis séchez-le entre deux linges; poudrez-le de farine avec poivre et sel; mettez-le dans du beurre chaud pour rôti. On en fait un plat excellent en gras, en le faisant cuire dans le saindoux, avec grillardes de lard.

Doré bouilli.—Une pièce de deux pieds doit être mise dans l'eau bouillante, avec un peu de sel, pendant vingt-cinq minutes, sur le feu sans bouillir. Ornez votre plat de persil vert. Faites une sauce au beurre.

Doré ou Achigan vert à l'huile d'olive.—Placez votre poisson bien net dans la poêle avec beurre, poivre, sel, échalotes ou ciboules, persil, un demi-verre à vin de vinaigre, un verre d'huile d'olive, un peu de poivre rouge; remuez-le souvent, et retirez-le avec précaution, le glissant dans le plat; ajoutez-y un verre d'eau pour augmenter la sauce. On peut aussi faire frire ces mêmes poissons dans du saindoux avec grillardes de lard, poivre et sel, pour les jours gras.

Tout est grand avec Dieu, tout est petit sans Dieu.

Régler sa dépense au-dessous de son revenu, c'est sagesse; dépenser tout son revenu, c'est imprudence; dépenser plus que son revenu, c'est folie.

HISTOIRE D'UNE PIPE.

CHAPITRE XXII.

Un enrôlement volontaire au XVI^e siècle.

—Et il t'en donnera bien davantage quand tu seras général, comme je vois à ta physionomie que tu le deviendras, poursuivit le chef en se mordant la moustache.

—Que faut-il faire pour cela ?

—Rien que signer ton nom sur ce registre.

—Je ne sais pas écrire.

—J'écrirai pour toi, camarade, en présence de ces braves, et tu n'auras qu'à faire une croix au-dessous du nom. Allons, un verre de bière et décide-toi.

—André avala le verre de bière sans se faire prier, mais il hésitait pour signer, malgré les instances de ses compagnons.

—Combien me donnera l'empereur ? dit-il enfin.

—Une pièce d'or dès à présent, une forte paie tous les jours, et dans six ans, une bourse de dix pièces d'or pour acheter une terre dans ton pays, répondit le brigadier.

—Une pièce d'or ce soir ? L'empereur est donc ici ?

—Eh ! non, c'est moi qui paie pour lui. Qu'as-tu peur ? s'écria le rassembleur. Tu crois peut-être que je te trompe ; tiens, la voici d'avance.

—Et il jeta la pièce sur la table.

—Signe ! signe ! crièrent les nouvelles recrues.

—André empocha la pièce en feignant de ne pas remarquer qu'elle était fautive, et quand le lansquenet obligé eut écrit sur son registre : Michel Stubner, le faux charpentier traça une croix au-dessous de son faux nom.

—Il était sauvé.

—L'échappé de la Val-Grün, le novice apostat ; devenu lansquenet du connétable de Bourbon, n'avait plus rien à craindre des hommes.

—Du reste, le soldat était digne de son général.

CHAPITRE XXIII.

Le traître.

—Charles-Quint, empereur d'Allemagne, roi d'Espagne et d'Italie, souverain des Pays-Bas et du Nouveau-Monde, l'homme le plus puissant de son siècle, était aussi le plus fourbe et le plus ambitieux.

—Sa politique fut un long mensonge, sa religion une hypocrisie calculée. Empereur très-catholique, il fit au Pape une guerre acharnée et envoya contre Rome une armée de bandits huguenots qui, en cruauté et en sacrilèges, laissèrent loin derrière eux les barbares païens de Genséric et de cet autre sauvage qu'on appela le fléau de Dieu, Attila, qui se vantait que là où avait passé son cheval l'herbe ne pouvait plus repousser.

—Charles de Bourbon, prince du sang, connétable de France, général de Charles-Quint, était, lui, un traître et un infâme.

—De prétendus historiens libéraux ont pris à tâche de rehabiler la mémoire du Français indigne qui se vendit à l'Espagne et tourna contre la France l'épée qu'il avait reçue pour la défendre.

—Une pareille justification, venant de tels hommes, afflige mais n'étonne pas. Quand on hait sa religion, on n'aime pas son pays, cela est l'ordinaire quoi qu'ils en disent. Voltaire, le chef des insulteurs de Dieu, insulta aussi la France et osa violer la mémoire de Jeanne d'Arc, la vierge martyre. Ceux qui essaient de jeter la boue de leurs injures à la face du Christ et poussent leur folie anti-chrétienne jusqu'à se faire les apologistes de Judas et de Satan, ne peuvent pas comprendre le patriotisme et la foi au serment.

—Laissons les traîtres s'aimer entre eux, mais reconnaissons qu'en fait d'impudence et d'impudeur,

l'école des libres penseurs a dépassé les bornes du possible.

—Quant à nous, qui nous faisons gloire d'être catholiques et Français, qu'il nous soit permis de penser que, pour venger une injure reçue d'une femme, Bourbon n'avait pas le droit de trahir son pays et encore moins de livrer Rome au pillage sacrilège et à l'incendie. Entre l'Évangile qui dit : "Rendez le bien pour le mal," et la philosophie païenne qui proclame que "la vengeance est le plaisir des dieux," Bourbon avait à choisir. Il préféra la devise des philosophes : ceux-ci sont dans leur droit en le soutenant, nous dans le nôtre en flétrissant sa conduite.

—Depuis longtemps la France et l'Espagne se disputaient l'Italie. L'ambition des rois des deux pays avait fait couler bien du sang quand la guerre, un instant apaisée, recommença avec fureur entre François Ier et Charles-Quint.

—Le roi d'Espagne, maître de l'Autriche et des Pays-Bas, avait pour alliés les Italiens, trompés par ses artifices et les Anglais, toujours jaloux de notre puissance.

—La France, comme cela lui est arrivé souvent, était seule contre l'Europe coalisée, mais son isolement ne l'effrayait pas ; elle avait confiance dans sa force, dans la bravoure de son roi et dans les talents du duc de Bourbon, connétable ou, ce qui est la même chose, généralissime de ses armées.

—Celui-ci n'avait pas encore levé le masque. Paraissant plein de dévouement à la cause de la royauté, il traitait secrètement avec l'empereur et avec le roi d'Aegleterre. Pour sa part de trahison il s'était réservé le Dauphiné et la Provence, dont il comptait former, avec ses domaines, l'ancien royaume d'Arles ; Charles-Quint aurait eu la Bourgogne, la Champagne et la Picardie ; Henri VIII, tout ce qui avait appartenu aux Plantagenets. Un tiers du sol eut été espagnol, un tiers anglais. Le nom de la France devait être effacé.

—Jamais seigneur féodal n'avait tramé un si grand crime ! Il n'est pas d'injustice ou d'ingratitude royale qui puisse l'excuser.

—Le roi, dit M. Lavallée, ne se doutait de rien et continuait ses apprêts de guerre avec activité. Il avait dirigé vingt-cinq ou trente mille hommes sur les Alpes et il partit lui-même pour en prendre le commandement. Il apprit en route le complot du connétable, alla le trouver à Moulins et lui demanda sa parole qu'il n'avait pas d'engagement avec l'empereur. Le traître la donna et promit de suivre le roi ; mais il s'enfuit secrètement et passa en Italie.

—La guerre éclata aussitôt dans la péninsule ; les Français qui s'y trouvaient, accablés par le nombre, reculèrent en combattant jusqu'à Ivree.

—Bayard, le chevalier chrétien et Français par excellence, commandait l'arrière-garde. Déjà l'armée touchait aux Alpes et allait franchir cette barrière sans avoir éprouvé de grandes pertes, quand une balle vint frapper le héros qui protégeait sa retraite.

—Tombé de cheval et se sentant mortellement blessé, Bayard voulut mourir comme il avait vécu, "sans peur et sans reproche." Il se fit asseoir au pied d'un arbre, le visage tourné contre l'ennemi et baisant la croix qui servait de poignée à son épée.

—Ce fut dans cette noble attitude que Bourbon le rencontra : il avait été son frère d'armes et voulut lui témoigner sa pitié.

—Monsieur, lui répondit Bayard, il n'y a point de pitié en moi, car je meurs en homme de bien, mais j'ai pitié de vous, de vous voir servir contre votre prince, votre patrie et votre serment."

—Une heure après, le chevalier rendait à Dieu sa belle âme et léguait aux soldats français l'exemple de la foi la plus vive unie à la plus grande intrépidité.

—Effrayés de la résistance inattendue de leurs ennemis, les impériaux n'avaient pas osé continuer leur poursuite. Charles-Quint songeait même à faire la paix avec son rival, mais Bourbon voulait se venger. Il promit à l'empereur, qui le crut, de le faire reconnaître roi de France, et excita si bien son ambition que celui-ci, changeant de résolution,

remit entre les mains du traître le commandement de son armée.

—Le 7 juillet 1524, Pescara et Bourbon envahissaient la Province, et quelques jours après, arrivaient devant Marseille.

—Le duc s'était vanté que l'effroi qu'inspirait son nom lui livrerait facilement toutes les villes. Mais, quoiqu'ils ne fussent pas Français, depuis longtemps les Marseillais étaient de braves et fidèles citoyens. Bourbon trouva les portes fermées et la population en armes sur les murailles. Il ne douta pas cependant qu'ils ne se rendissent bientôt et fit asseoir son camp tout auprès de la ville. Pescara, son collègue, avait des craintes sur le succès de l'expédition.

—Le lendemain, pendant qu'il discutait sur l'opportunité du siège avec le duc, un grand bruit de cloches se fit entendre tout-à-coup dans la ville.

—Qu'est cela ? demanda le général italien.

—Probablement les clefs que ces manants m'apportent, répartit fièrement le connétable.

—Au même moment la table sur laquelle il avait déployé ses plans de campagne vola en éclats et un boulet troua la tente en sifflant.

—Voici de singulières clefs, s'écria Pescara. Je crains bien que vos manants ne nous en envoient d'autres.

—Il ne se trompait pas.

—Bourbon, furieux, commanda l'assaut. Dix fois les Espagnols furent repoussés dans l'espace de quarante jours. La résistance des assiégés fut héroïque, les hommes ne quittaient pas le rempart, les femmes et les enfants travaillaient à réparer les brèches et apportaient vivres et munitions. La population toute entière se couvrit de gloire. Le roi de France eut le temps de réunir une armée et de la mener au secours de sa bonne ville.

—Bourbon ne l'attendit pas.

—A la nouvelle de son approche, il leva le siège, fit jeter ses canons à la mer, brûler ses bagages et avec son armée démoralisée prit le chemin de l'Italie par Nice.

—La retraite des Espagnols fut tellement précipitée que bientôt elle devint une véritable déroute. Vivement poursuivis par les Français, battus dans tous les engagements, ils ne purent ni défendre les passages des Alpes, ni tenir derrière l'Adda et évacuèrent Milan pour se disperser.

—Deux mois plus tard, de cette armée, qui devait conquérir la France, il restait si peu de chose que les Italiens, railleurs, écrivaient sur leurs murs de leurs villes :

"Une armée espagnole a été perdue entre Marseille et Milan, l'empereur Charles promet une honnête récompense à qui la lui rapportera."

—C'en était fait des impériaux si François Ier, dont chaque étape avait été marquée par un triomphe, eût marché sur Lodi, dernier refuge de quelques bataillons désorganisés ; mais il voulut emporter de force la ville de Pavie, défendue par le brave Antoine de Leyva. La place était forte, la garnison valeureuse : elle refusa de se rendre et repoussa un premier assaut.

—Le roi de France s'entêta à s'emparer de ce mauvais poulailler, comme disait Anne de Montmorency, dans lequel une poignée d'hommes bravait une armée victorieuse ; il en forma le blocus et, en attendant l'arrivée de sa grosse artillerie de siège, assit son camp dans le parc, à jamais célèbre, de la Grande-Chartreuse, d'où il ne devait plus sortir que prisonnier de l'empereur.

—Les généraux de Charles-Quint se hâtèrent de profiter de la trêve inespérée que leur accordait si imprudemment leur vainqueur et, laissant à Lannoy le commandement des débris de leurs troupes, destinés à former le noyau d'une nouvelle armée, ils se séparèrent pour recruter, chacun de son côté, des soldats.

(A continuer.)